

Faire de l'art en public

3^e Biennial d'art performatif de Rouyn-Noranda, L'Écart,
Rouyn-Noranda, 5 au 8 octobre 2006

Nathalie Côté

Number 96, Spring 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45713ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

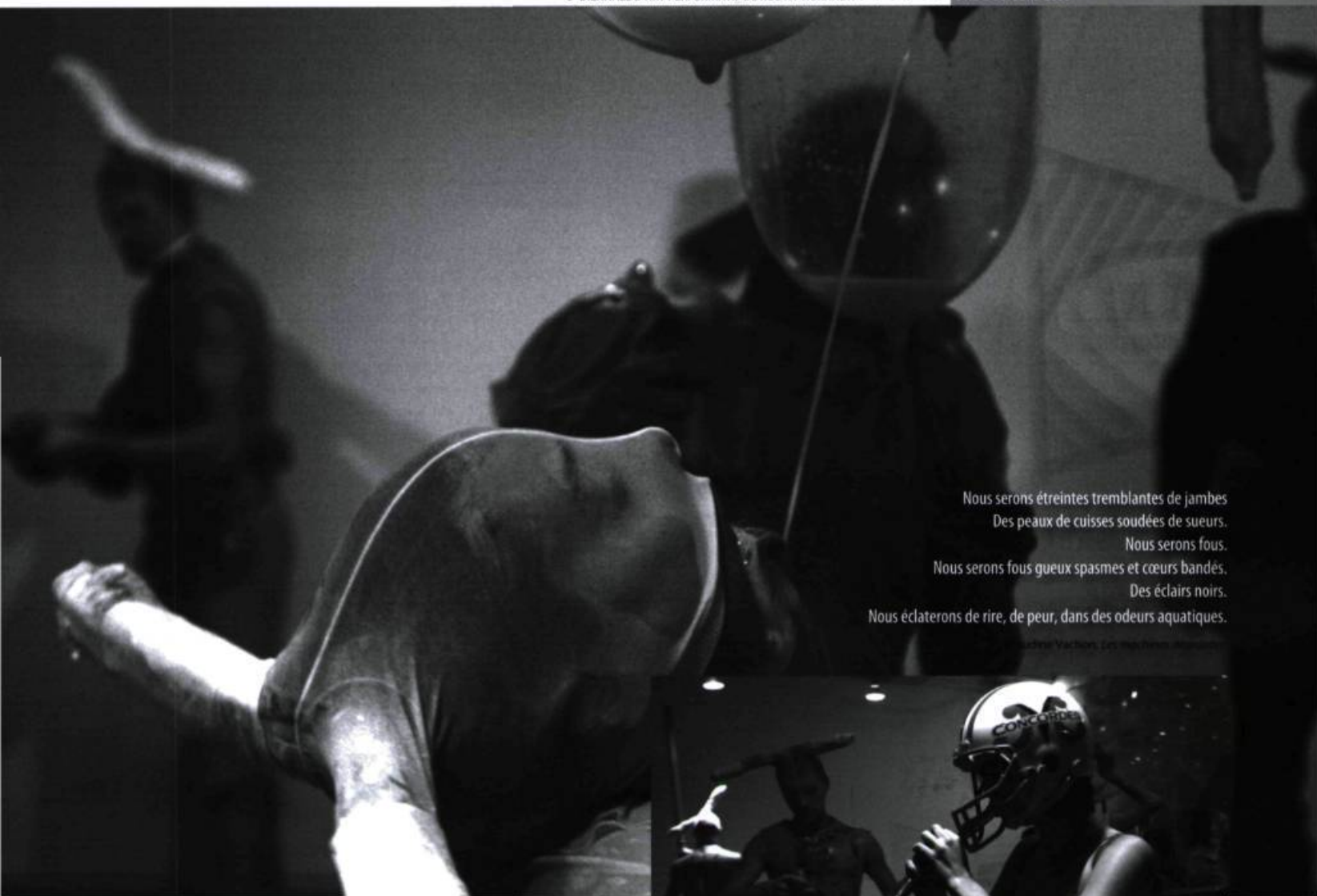
0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Côté, N. (2007). Faire de l'art en public / *3^e Biennial d'art performatif de Rouyn-Noranda, L'Écart*, Rouyn-Noranda, 5 au 8 octobre 2006. *Inter*, (96), 67–69.



Nous serons étreintes tremblantes de jambes
Des peaux de cuisses soudées de sueurs.
Nous serons fous.
Nous serons fous gueux spasmes et cœurs bandés.
Des éclairs noirs.
Nous éclaterons de rire, de peur, dans des odeurs aquatiques.

Faire de l'art en public

par Nathalie Côté

Du 5 au 8 octobre 2006 se déroulait la 3^e Biennale d'art performatif de Rouyn-Noranda. Cette jeune biennale occupe déjà une place à part sur la scène de la performance au Québec. Le centre d'artistes autogérés L'Écart a su mobiliser à nouveau de jeunes praticiens comme des plus expérimentés, faisant se rencontrer plus d'une vingtaine d'artistes provenant du Québec, du Canada et de l'étranger. Située à 800 kilomètres de Montréal, Rouyn-Noranda est la capitale culturelle de l'Abitibi-Témiscamingue. Une ville minière assurément exotique pour les artistes dont le séjour en Abitibi est aussi une expérience des « grands espaces » du Nord québécois². Cette

biennale abitibienne est une autre manifestation de l'engouement actuel des jeunes artistes pour l'art action. Ils étaient nombreux à se partager la « scène » de L'Écart, explorant différentes modalités de rapports avec le public. Minimaliste, sociale, poétique, spectaculaire ou absurde, la biennale de Rouyn-Noranda a démontré que la performance est toujours un lieu alternatif d'expression artistique.

Au bout de la traversée de la réserve faunique La Vérendrye nous attendait la première soirée inaugurant trois jours de performances dans le Vieux-Noranda. C'est l'action équivoque et minimaliste d'Andréane Boulanger qui a inauguré ces trois



> Non Grata

jours. La jeune femme a d'abord disposé quelques chaises qu'on croyait destinées au public. On le constatera rapidement : la performance était déjà commencée. Andréane Boulanger fixera ensuite du ruban gommé de part et d'autre de la salle, tissant un filet de rubans en équilibre précaire sur les chaises. Le ton était donné. Même si la solennité fait partie des codes de la performance – il faut bien que s'établisse une distinction entre le public et l'artiste dans ces spectacles sans « scène » –, ce n'est pas cette attitude qui dominera ici. Plusieurs fois les codes de la performance seront remis en cause et questionnés.

C'est un public d'initiés, ouvert et décontracté, qui suivra les trois jours de performances pendant lesquels les liens entre les artistes et le public seront démultipliés, les artistes entrant en rapport constant avec le public et le public avec les artistes. Même après la performance de la famille Kantor – qui en impose avec son attitude –, la distance entre le public et l'artiste sera tenue. La famille Kantor a réussi, en effet, à créer un espace de rencontre. Sitôt la prestation terminée, une spectatrice a pris le micro pour faire un commentaire sur la performance, prenant part avec son intervention politique à l'action artistique.



> QQuistes

Art et révolution

Comme il l'avait fait notamment à Québec quelques semaines plus tôt, Monty Cantsin a poursuivi à Rouyn-Noranda sa tournée soulignant le 50^e anniversaire de la révolution hongroise (la performance est aussi un métier). Arrivé au Canada en 1977, Cantsin est un pionnier de l'art action. L'ex-ambulancier le plus fameux du monde de l'art contemporain a refait ses acrobaties. Il faut parfois être en bonne forme physique pour pratiquer la performance. Ces fils (Jericho et Babylon) ont fait les actes rebelles d'usage, déchirant des livres, faisant voler en éclats quelques objets dans ce « dîner familial sculptural ». Sa fille (Nineveh) a joué du violon, suivant les instructions de Cantsin dans le rôle du chef d'orchestre. Tout s'est déroulé dans une stimulante cacophonie, faisant se confondre les rites privé et public, le quotidien et le politique. Que les performances de la famille Kantor soient plus ou moins intenses ou semblables d'une fois à l'autre, cela importe peu. Ce chaos fascine toujours. Comme l'écrit Alain-Martin Richard, Cantsin a intégré à la performance « la fiction et le théâtre mythique »³. Ses récentes actions jouent, à cet égard, avec les fantasmes et les codes révolutionnaires, glorifient les pulsions de révolte et de liberté. On jubilait d'ailleurs – quel fantasma ! Quel stéréotype ! – quand il a écrit au mur de la galerie : « ART = RÉVOLUTION ».

Il est assez cocasse que le lendemain les trois membres du collectif montréalais ATR (Action Terroriste Ridicule) ont, quant à eux, écrit sur le même mur : « ART = ART », puis « ATR = ART ». Ce commentaire absurde n'en était pas moins révolutionnaire. Dans ce même esprit

postmoderne, ATR a organisé une « manifestation du rien » dans la rue de Noranda en après-midi. Les drapeaux n'étaient pas rouges, mais jaunes, oranges, jaunes à l'instar des costumes anonymes du trio. Des tracts, sans texte, circulaient comme autant de messages de rebelles sans cause.

À Rouyn-Noranda, la fonderie de Falconbridge Inc. (fusionnée avec Noranda en 2005) continue de polluer. Ce n'est donc pas si étonnant que, dans sa performance, Véronique Doucet ait traité d'intoxication en

dénonçant l'indifférence des multinationales à l'égard de la santé des habitants. L'artiste de Rouyn s'est enroulée dans une longue bande de tricots. Enceinte de plusieurs mois, elle a terminé sa prestation en déclarant : « On ne mérite pas la terre de nos ancêtres, on emprunte la terre à nos enfants. » La forme n'était pas révolutionnaire, mais le propos inspiré par l'urgence.

Dans un registre totalement opposé, la performance du collectif d'Estonie Non Grata était parfaitement arrogante, criarde, voire autoritaire, sans doute à la mesure de sa révolte. Volontairement « indifférente » au contexte. Surchargé d'objets et de gadgets, le groupe s'est exécuté dans une performance cultivant la confusion.

Dans un autre registre, l'artiste japonaise Anti-Cool est arrivée en se démenant, prise dans une tente. Elle a ensuite demandé aux gens de lui donner leurs cigarettes et leur feu. Elle a pendant de longues minutes tenté de faire du feu en frottant deux bouts de bois, demandant l'aide de l'assistance. Habillée en tailleur, l'ex-employée de bureau et artiste autodidacte a démontré sa grande sensibilité et son ouverture à la communauté.

La performance n'est pas du théâtre
La performance de Louise Lavictoire, actrice, metteuse en scène et écrivaine de Rouyn-Noranda, semblera bien sage (comparée au déploiement collectif de la famille Kantor notamment). Habillée en noire et voilée, Lavictoire jouera un *striptease* (assez pudique d'ailleurs) pour nous laisser non seulement voir des dessous de dentelle, mais aussi et surtout une bombe attachée à même son corps. Elle distribuera ensuite à l'assistance des pierres tachées de peinture rouge... Si la forme n'était pas à la hauteur des velléités politiques de l'auteur, cela montre que, contrairement au théâtre, en performance l'artiste ne peut jouer que son



> La famille Kantor

propre rôle. D'ailleurs, l'Abitibien Alain Desrochers dont c'était la première performance, également comédien et metteur en scène, a fait une action intense et super-efficace. Presque nu, à mi-chemin entre le boxeur et le travesti, il s'est démené avec ses habits dans un décor composé de deux ou trois téléviseurs avec du son, sans images. Desrochers est passé en coup de vent. Sa performance a atteint son apogée lorsqu'il s'est vidé une bouteille de chocolat liquide sur la tête. C'était intense et parfaitement brut. Du pathos sans pathos.

Karine Hébert de Rouyn-Noranda a fait une action sobre et conviviale. Assise à une table, elle a mangé plusieurs éclairs au chocolat (du chocolat aussi industriel que le Quick liquide de Desrochers), une assez bonne quantité rangée dans une pile de boîtes qui semblait interminable. Elle en a offert au public, enchanté par ce goûté inattendu en ce début d'après-midi. Avant de quitter l'espace, elle a salué comme on salue au théâtre, recevant candidement les applaudissements. Quelle leçon d'humilité, alors que les artistes de la performance – cela fait partie des codes – semblent souvent ignorer le public, partant comme ils sont arrivés, le plus souvent dans une attitude solennelle ! Chaque artiste choisit sa propre stratégie pour « faire œuvre » et pour que son action artistique se distingue d'un geste quotidien. C'est dans cet espace, où s'élaborent la distance et la proximité entre l'artiste et le public, qu'est mis en jeu le statut de l'artiste, son aura.

C'est le regardeur qui fait le tableau. Stephan St-Laurent, artiste acadien vivant à Ottawa, a fait une performance très sobre, s'incrutant dans un pan de mur construit à même les cimaises de L'Écart. Il est resté quelques minutes immobile et nu, produisant une des performances les plus minimalistes du festival. Cette immobilité favorisait la contemplation, à l'instar de l'action de l'artiste irlandaise Amanda Coogan, étendue sur un canapé pendant qu'un chœur de femmes sur vidéo lui chantait des reproches. Ces deux performances s'apparentaient à des tableaux vivants. Ici, c'est un nu digne de Michel-Ange ; là, c'est une Vénus drapée dans le style d'Ingres.

Difficile de noter ces références historiques sans penser à la conférence que les QQuistes ont servie en guise de performance. Le duo d'historiens de l'art montréalais nous a servi un des moments les plus euphoriques de cette biennale. Ils ont fait une conférence sur l'art « des origines à nos jours » en faisant défiler une projection Power Point. Leur commentaire en parallèle n'avait rien à voir avec les images. C'était parfaitement dérisoire. Narguant et célébrant l'art de tous les temps, ils ont badiné sur leurs préférences en matière de pneus de voiture, joué aux cartes en buvant leur Labatt Bleue, invitant en guise de finale le public à poursuivre la discussion dans une taverne du coin.

L'ouverture de la programmation de la biennale de Rouyn-Noranda à des soirées *spoken word* ainsi qu'à des prestations musicales a sans doute permis d'attirer un public plus nombreux aux performances, profitant ainsi pleinement du momentum que crée cette biennale où il n'y a

pas de place pour le sectarisme. Cet événement favorise une proximité des rapports entre les artistes et le public, et permet de voir au grand jour les différentes modalités de l'expression de l'ego des artistes. Si la performance est le lieu propice pour que se produise, comme pourraient le dire Richard Martel et Alain-Martin Richard, cette « brèche de liberté » dans le « consensus du réel », à Rouyn-Noranda, ville d'immigrants, de mineurs, et championne de la pollution atmosphérique, les « conditions historiques » étaient réunies pour que toute action artistique (re)prenne son caractère politique. ■

Notes

- 1 Claudine Vachon est une des trois membres de l'ATR (Acte Terroriste Ridicule). Elle a publié le récit poétique *Les machines désirantes* aux éditions Rodrigol à Montréal en 2003. Cet extrait se trouve à la page 62. Ce récit poétique fait l'éloge de la résistance et du vagabondage. On peut également y lire « Le manifeste de l'ATR ».
- 2 L'artiste irlandaise Amanda Coogan et la Japonaise Anti-Cool ont participé à la *Rencontre internationale d'art performance* du Lieu pour ensuite se rendre à celle de Rouyn-Noranda. À l'instar du collectif estonien Non Grata en séjour au centre montréalais Clark, la présence des artistes étrangers à Rouyn-Noranda a été rendue possible grâce à des collaborations en réseau.
- 3 Alain-Martin Richard, « Québec, activisme et performance : des manifestes-agis à la manœuvre », *Performance au-in Canada 1980-1990*, Québec, Inter Éditeur, p. 24.



> Andréane Boulanger



> Alain Durocher



> Collectif ART (Action Terroriste Ridicule)



> Stephan St-Laurent